



Fondé en 1893

DE ROUBAIX TOURCOING

DEPOT LEGAL

Fondé en 1893

Abonnements Nord et Départements limitrophes... 4 fr. 50

Abonnements Autres Départements... 5 fr. 50

Publicité Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal

Dimanche 1er Novembre 1908

LIRE EN DEUXIEME PAGE NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Le Mariage d'un Forçat

par Alexis BOUVIER

La Criss des Balkans et les Jeunes-Turcs

Je n'ai certes pas, après un récent séjour de quelques semaines à Constantinople, à Smyrne et à Athènes, la prétention d'analyser sur la crise des Balkans des lumières définitives. Je crois cependant pouvoir présenter ici le résumé de quelques observations personnelles qui ne seront pas indifférentes à ceux qui s'intéressent à tant d'égards au problème posé devant l'opinion européenne.

C'est que la Jeune-Turquie n'a pas seulement, depuis quelques mois, donné l'exemple d'une énergie admirable ; elle a, par son attitude, montré des qualités de patience, de sagesse et de sang-froid qui lui ont gagné légitimement les sympathies de l'Europe toute entière.

En définitive, il n'y a qu'un péril pour la Jeune-Turquie dans sa marche vers le progrès : c'est la discorde qui pourrait naître entre certains hommes représentés au comité « Union et Progrès » des tendances diverses. Si ce comité, qui donna l'impulsion à la révolution, est, au contraire, étroitement unifié, les succès de la révolution ne seront que des questions d'ordre de la politique intérieure.

Il savent à merveille profiter des leçons d'histoire : ils n'ont pas oublié que c'est à la faveur de la guerre de 1877 avec la Russie que le sultan a supprimé les garanties constitutionnelles de 1876, et comme ils savent à merveille profiter de toutes les trahisons, ils ne veulent point lui fournir de prétexte à de nouveaux coups d'Etat.

Qu'on ne s'émotionne donc pas à l'égard des dépêches plus ou moins alarmistes qui circulent et circuleront encore. Trop de gens sont intéressés à pêcher en eau trouble pour que le télégraphe ne nous apporte pas de temps à autre des informations tendancieuses qui, de tout temps, ont constitué le péril le plus redoutable pour le paix du monde.

Une parenthèse à ce propos : je ne suis pas le seul à m'étonner de ce que toutes les nouvelles relatives aux négociations en cours au sujet de la conférence donnent le rôle prépondérant à sir Edward Grey, à M. Isvolsky ou à M. d'Arnheim. On dirait vraiment que notre diplomatie reste inactive et que M. Pichon ne joue dans tous ces préparatifs qu'un rôle singulièrement effacé.

Or, il n'en est certainement pas ainsi, et il est certain que la France a, au contraire, depuis le début du conflit entre la Turquie, la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie, fait preuve d'une grande activité. Nous avons fait tous nos efforts pour éviter des événements irréremédiables ; nous avons, en toutes circonstances, fait de notre mieux pour sauvegarder les intérêts du nouveau régime ottoman. Comment se fait-il donc que, par une si étrange anomalie, le rôle de la France soit ainsi réduit systématiquement dans l'échange de télégrammes de toute provenance ?

Qu'on me permette de signaler ce point à la vigilance de notre ministre des affaires étrangères, qui trouvera peut-être une explication à ces événements et qui peut, en tout cas, y apporter remède.

M. l'ambassadeur de Turquie, que j'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui même, m'a confirmé sur ce point tous les renseignements que je rapportais de Constantinople. La réaction n'est pas à craindre, car elle ne peut s'appuyer sur rien. Il n'y avait pour soutenir l'ancien régime qu'une poignée de courtisans rapaces, ayant réussi à semer la terreur et à exercer l'action policière sous sa forme la plus redoutable. Ceux-là dispersés, sur qui donc pourrait s'appuyer le sultan pour tenter de prendre une revanche ? L'armée est tout entière gagnée à la cause des Jeunes-Turcs ; la marine, plus encore, est entièrement dévouée au nouveau régime ; quant au peuple, voilà deux mois qu'il respire librement, qu'il est débarrassé de la contrainte des mouchards de toute catégorie, qu'il n'est plus exploité par une bande cynique de coquins de tous grades ; comment imaginer que, léguant une telle joie de cette indépendance qu'il n'osait plus espérer, il se prêterait à un mouvement de réaction et remettrait de lui-même autour de ses poignets les chaînes qu'on a brisées ?

Mais, disent les pessimistes professionnels, n'avons-nous pas assisté à des manifestations caractéristiques, et n'avons-nous pas vu des bandes aller réclamer devant Yildiz-Kiosk le retour à l'ancien état de choses ? Médiocre argument, en vérité, pour qui a assisté en spectateur à ces manifestations ridicules, ou un lamentable renégat conduisant à travers les faubourgs quelques centaines de pauvres diables, dont quelques-uns étaient déguisés en soldats et qui ignoraient complètement le sens de leur démarche.

Il n'y a pas à redouter non plus les dissensions dont un diplomate anonyme grossissait l'importance dans l'article récent d'un journal du matin. L'entente est, au contraire, étroite entre tous les éléments de la population. Turcs, Grecs, Arméniens, Israélites sont, non seulement par raison de sentiment, mais encore, ce qui est mieux, par raison d'intérêt, résolus à demeurer unis, et ce n'est pas quelques heurts inévitables, quelques petites querelles locales, quelques rixes qui pourraient jamais rompre un accord que chacun sent indispensable et à raisonnablement constitutionnel et à la réalisation des réformes projetées.

En définitive, il n'y a qu'un péril pour la Jeune-Turquie dans sa marche vers le progrès : c'est la discorde qui pourrait naître entre certains hommes représentés au comité « Union et Progrès » des tendances diverses. Si ce comité, qui donna l'impulsion à la révolution, est, au contraire, étroitement unifié, les succès de la révolution ne seront que des questions d'ordre de la politique intérieure.

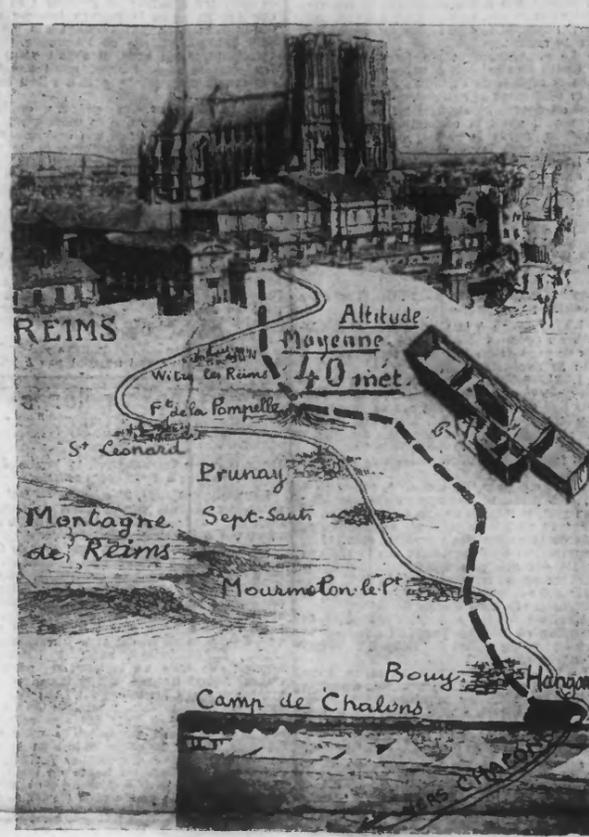
Henri TUROT, Conseiller municipal de Paris.

Hier & Aujourd'hui ŒUVRE DE HAINE

Lorsque le président annonça : la parole est au citoyen Robert, il se produisit un mouvement de curiosité à la table des journalistes qui assistaient au Congrès de Toulouse et qui, pour la plupart, ne connaissaient pas l'auteur de la proposition anarchisante de la Seine, cause de tant de bruit, objet de tant d'appréhensions et, définitivement, à peine défendue.

Robert est un militant encore jeune, c'est un socialiste impétueux de l'école de la Seine, il a ajouté au vieux programme, tout le bagage hérétique. Malingre, toute sa physiologie, son aspect, son attitude, expriment la révolte de l'homme que la souffrance étire et qui se rebelle violemment contre elle en la maudissant ; les traits du visage pâle et amaigri, reflètent la rage de se sentir impuissant contre les causes de la misère physique et morale. Tel il me parut dans la demi-obscurité de la vaste salle des Jacobins, alors qu'il s'écriait au sein du Congrès : « Oui, je suis un haineux ; oui, je préche la haine partout où je parle, et c'est mon droit, j'ai tant souffert ! »

LE RAID DE FARMAN



Farman vole du Camp-de-Châlons à Reims

Cette fois-ci, c'est, et la journée du 30 octobre 1908 devient une date historique. Jusque-là, toutes les expériences d'aéroplanes avaient conservé un certain caractère de timidité. On volait plus ou moins longtemps, mais avec mille précautions, au-dessus d'un terrain approprié, à une faible hauteur, avec, à proximité, des servants prêts à parer à tout accident.

Farman a été le premier à franchir le pas de l'altitude. Il a volé à 400 mètres de hauteur, franchissant tous les obstacles, bois et routes, puis il disparaissait bientôt à l'horizon, laissant son public habitué émerveillé et applaudissant à tout rompre.

Farman a atterri à 4 h. 20, sans incident, sur le terrain du camp de manoeuvres de cavalerie de Reims. Farman a mis vingt minutes pour faire le parcours du camp de Châlons à Reims, soit 27 kilomètres.

La vitesse atteinte a été de 73 kil. 500. Farman, dans son parcours, a franchi plusieurs fois les voies ferrées et la ligne de prairies au-dessus de hants peupliers. L'altitude a été de 50 à 100 mètres.

Juste à vingt mètres l'aéroplane, secondé par le vent, filait à la vitesse de 72 kilomètres à l'heure. Farman, interviewé, s'est déclaré très satisfait de son voyage : « J'ai dû lutter, a-t-il dit, contre un vent violent, ce qui produisit à un certain moment des ratés dans le moteur, mais je suis resté maître de la direction. Devant la commission de l'Aéro-Club, je tenterai de battre le record de hauteur ».

comme de la pitié douloureuse dans l'attention prêtée à l'exposé de thèses à l'avance roussées. Dans un article de la « Guerre Sociale », « En plein vent », Robert Cahie, comme à Toulouse, sa plainte lamentable : il a montré à des misérables le jour insolent d'un M. de Castellane et il écrit : « Quand je les quittai, déjà dans leur cœur j'avais jeté un peu de haine faite envie et de déspoir. »

« Oui, il faut leur jeter au cœur l'envie et la haine. Ignorants et indifférents, ils seront contre nous au jour de la révolution. Au contraire, envieux et haineux, ils seront avec nous. » Lorsque nous aurons exaspéré tous ces misérables qui n'ont même pas le temps, la tranquillité de manger leur maigre morceau de pain ; lorsque nous leur aurons montré l'opulence des voleurs en face de l'indigence des vœux, nous aurons recruté pour la révolution, pour la révolution.

LE CRIME DE BEAUMORT

Et c'en est aussi, évidemment relative, de penser que l'on bénéficiera, à son tour, des vieux et touchants usages que l'on a vus pratiquer et pratiqués soi-même à l'égard des parents morts, des ancêtres réduits en poussière.

On devine ce que peut être la fête des morts en ces pays où on les visite ainsi toute l'année. Ce jour-là, la route est bordée de fleurs et de couronnes, et s'arrête à chaque mausolée. Peu importe ceux qui y dorment ; quand ce ne sont pas des parents ou des amis, ce sont, au moins, des gens qu'on a connus, et dont les frères, les sœurs, les filles sont encore vivants, et même tout ce que l'on aime, et leur porter le souvenir collectif de la ville où ils ont vécu. On n'oublie personne, c'est bien la fête de tous les morts, comme la veille a été la fête de tous les saints. Du matin jusqu'au soir, on a une belle et tiède journée, — car l'automne est, là-bas, une belle saison, — se déroule cette mélancolique procession, un peu semblable à la visite des sépultures le Vendredi-Saint. Les enfants ont, au cou et aux bras, de symboliques garlands de châtaignes, qui sont comme des bracelets et des colliers de grosses perles noires. On les dépose en couronnes aux grilles des tombes. C'est le fruit d'un pays, une petite part dans la récolte de la fête.

CHRONIQUE Leur Jour

C'est leur jour : c'est le jour des Morts. Jusqu'au soir, les cimetières seront remplis. La foule des affligés ou des simples curieux ira faire à ceux qui ne sont plus la visite annuelle qui est de tradition. On leur portera des fleurs et des couronnes. Durant cette journée mélancolique de novembre, des hommes en noir, des femmes voilées, tenant par la main de petits enfants, iront silencieusement parmi les tombes, essayant de revivre le passé perdu, s'efforçant de ressusciter pour quelques heures les êtres chers qui dorment sous les marbres. Il y a, ce jour-là, dans l'atmosphère des gens, comme un air de recueillement. On dirait que sur la ville sans soleil, déjà refroidie par le vent d'automne, il règne une atmosphère de tristesse.

Si l'on était maître de sa destinée, c'est à Paris qu'on devrait vivre et en province qu'il faudrait aller mourir. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour aller prendre son repos, des rues familières bien longtemps parcourues et où, sur la porte des magasins et aux fenêtres des maisons, les gens se moquent pour vous donner un dernier adieu. On peut toujours, quand passe là-bas un enterrement, demander qui est-ce qui est mort. On n'a pas à craindre l'ironique reproche du grand Parisien : « Ce doit être celui qui est dans la première voiture ! Tout le monde, en province, sait qui est dans la première voiture. On sait de quoi il est mort et comment il est mort. On y meurt pour aussi longtemps, c'est certain, mais on a l'illusion d'y laisser plus de regrets d'être mieux accompagné à ses obsèques et moins isolé le lendemain. On traverse, pour